

L'HOMME CRÉE DES MONDES

Quelques réflexions sur l'acte de création autour des « cas limite », et des autres.

L'acte de création

Je reviens souvent à un texte très fort de Freud. C'est lorsqu'il fait de la pulsion « un concept frontière entre le biologique et le psychique ». Nous avons là, à mon avis, le pivot de toute sa métapsychologie.

Or je pense que l'acte de création se situe précisément en ce lieu du pulsionnel où se rencontrent le biologique et le psychique : il se déploie à la frontière, sur la ligne de démarcation ou de partage, entre nature et culture.

La frontière est à la fois une limite entre deux pays et le lieu de passage de l'un à l'autre. C'est elle qui empêche les débordements d'un monde sur l'autre, qui limite les flux de population d'un côté à l'autre des deux domaines ou territoires. C'est elle aussi qui délivre les passeports et permet une circulation contrôlée des citoyens des deux contrées.

Quels sont ces deux pays qui se côtoient, le long d'une frontière commune, dans l'univers des instincts et des pulsions?

Dans le pays du soma, du biologique, du primitif et du naturel, il y a de l'énergie, toute la réserve d'énergie de l'individu : Freud parle d'une « quantité d'énergie », Spinoza, pour dire la même chose, propose plutôt le terme de « *conatus* », force. Chacun d'entre nous naît avec une quantité déterminée de force ou d'énergie : certains avec beaucoup – parfois peut-être beaucoup trop – d'énergie, d'autres sans grande énergie. Il suffit de regarder les enfants à la naissance et dans les mois qui suivent.

C'est cette énergie, cette force primitive, qui vont alimenter l'acte de création.

Par contre, dans ce même pays, très tôt, commencent de s'accumuler, en vrac, dans le plus grand et le plus beau désordre, des images de toutes sortes. Chacune de nos expériences sensorielles laissent en effet sa trace dans un immense réservoir. Une population entière d'images cohabitent, dans ce monde, sans très bien se reconnaître les unes les autres, s'entrechoquent constamment, se bousculent sévèrement. C'est le lieu de l'imaginaire, qui n'est régi que par la seule attraction du plaisir et du déplaisir. Là aussi, je crois que certains sont doués d'un imaginaire extrêmement riche et foisonnant, tandis que d'autres n'ont à leur disposition qu'un très petit « stock » d'images. Cela dépend de la sensibilité dont chacun hérite à la naissance. Mais aussi et surtout peut-être des expériences vécues. Celles-ci sont différentes d'une culture à une autre, qu'il s'agisse alors de la famille, du groupe social, du pays. Ces divers milieux de vie culturelle sont par ailleurs plus ou moins stimulants. Et les enfants eux-mêmes sont enfin plus ou moins curieux : certains, quel que soit le lieu, captent tout sur leur passage, d'autres sont paresseux et amorphes.

L'acte de création puisera à même ce fourmillement d'images. Il en fera sa pâture, la

matière de son œuvre.

Pendant que ce monde vit et s'ébroue dans le plus grand désordre, toujours traversé par des énergies folles et débridées, un autre monde, de l'autre côté de la frontière, s'édifie lentement et difficilement. La culture de l'individu, comme celle des différents collectifs, des nations elles-mêmes, s'élève et se développe dans et par un travail acharné : « à la sueur des fronts », lit-on dans la Bible. Il a fallu plusieurs générations de travailleurs et d'artistes pour construire nos cathédrales du Moyen Âge.

C'est là que l'acte de création prend sens et signification : dans toutes ces œuvres de culture qui composent notre univers spirituel.

Il est relativement simple de définir, de cerner, ces deux mondes du désordre et de l'ordre, de la nature et de la culture. Là où commence le mystère et la difficulté, c'est au sujet de la frontière, à la limite entre les deux territoires, par où passe et se transforme la fureur des images en un ordre civilisé, une pensée construite et constructive, le monde du concept et de la pratique. C'est pourtant là que l'acte de création surgit, en son centre, comme une étincelle, la vive conscience du devenir homme, c'est à dire créateur de son propre univers fantasmatique et de la réalité de son existence personnelle.¹

L'homme est en effet cet être étrange et puissant qui sait produire de la raison à même la folie, de l'ordre en organisant le désordre, de la culture à partir de la nature et du corps biologique. Mais il faut ce déclic, cet éclat de conscience à la frontière, sur la limite entre les deux territoires du primitif et du civilisé.

Cette conscience créatrice, celle qui institue l'homme dans son devenir, est toutefois une conscience angoissée, souffrante. Sa tâche consiste en effet à faire de la culture en imposant aux matériaux de la nature, primitifs et bruts, des limites étroites et mortifères : elle produit de la vie de culture en introduisant de la mort, en mettant à mort. Tous les objets qui composent notre paysage intérieur et extérieur ont été taillés dans la nature inépuisable, ont pris forme au prix de choix exclusifs, en rejetant dans l'informe des quantités considérables de déchets. Toutes nos pratiques, qu'elles soient éthiques ou esthétiques, politiques, familiales ou professionnelles, sont des choix de culture, ont été sélectionnées parmi une multitude d'autres pratiques possibles.

Nous devons donc, pauvres humains, jouer à chaque jour le jeu cruel et tragique des pulsions de vie et de mort, entrer de plain-pied dans la mythologie freudienne : ce combat de l'homme entre Éros et Thanatos. La vie provient, dans le désordre, des énergies et des images originaires ; pour survivre, il lui faut cependant subir l'action constante de la mort. Le dieu de l'amour, s'il veut continuer à déployer ses feux et sa lumière, doit affronter quotidiennement, dans un combat dont l'issue est fatale, le dieu de la glace et des ténèbres : Éros ne survit que dans un corps à corps avec Thanatos.

On conçoit dès lors que la vie de l'homme soit un perpétuel tourment. Que celle-ci soit plus souvent ratée que réussie, qu'elle ne soit jamais d'ailleurs parfaitement accomplie. Je dis

¹ Je ne donne pas au terme de conscience un même sens que Freud le fait dans sa topique. La conscience n'est pas ici un lieu de l'appareil mental, mais une activité du discours. Je me réfère donc plutôt à Jacques Lacan pour qui « l'inconscient est construit comme un langage », ou même à Freud lorsqu'il parle du « jugement d'existence » dans son article de 1925 sur *La négation*.

souvent, à la blague, que « l'homme est une erreur de la nature ». Et j'ai un jour entendu dire par Françoise Dolto : « Il n'est pas possible de vivre dans notre (dans une) civilisation sans être névrosé. »

Conscience créatrice, conscience malheureuse et angoissée : tel est l'état de l'homme au sortir des forces et du monde fantomatique de la nature sauvage, primitive. Tous ses efforts dans la vie, tous ses projets intimes consisteront, soit à jouer, sincèrement et de manière héroïque, le jeu des pulsions de vie et de mort, soit à tenter, par toutes sortes de moyens et d'astuces, de déjouer ces mêmes pulsions.

C'est dans cette dernière solution de compromis, la plus commune assurément, qu'apparaissent les diverses pathologies – souvent mineures, parfois très importantes – qui soulagent l'angoisse il est vrai, mais en même temps gênent et quelques fois bloquent l'élan et l'action créatrice.

Cela, rappelons-le, se décide et s'organise dans l'acte de conscience, dans cette activité du jugement qui se déploie à la frontière, sur la très fine ligne qui limite et borne les deux mondes de la nature et de la culture, de l'imaginaire et du symbolique.

Pathologies et acte de création

Partant de ces brèves considérations d'ordre théorique, nous interrogerons maintenant quelques unes des pathologies rencontrées dans notre pratique de la psychanalyse. Nous nous arrêterons plus particulièrement à celle qu'on désigne, depuis quelques années, du nom de « cas-limites » ou, suivant l'expression anglaise, cas « borderline ».

Le psychotique

Voyons d'abord au sujet de la psychose. Il n'y a pas vraiment de frontière pour le psychotique. Avec son énergie débordante et un bagage mal ficelé d'images de toutes sortes, celui-ci passe la frontière sans faire estampiller son passeport. Il transporte ainsi son désordre mental dans le monde de l'ordre, sans le soumettre, au poste de transit, à la conscience créatrice, celle qui fonde et développe l'identité de la personne, celle qui nous marque d'un signe particulier ou d'un caractère particulier, celle qui donne nom.

On sait comment le dépressif, qui débarque par la force des choses dans le monde organisé d'une société bien réelle, s'empare aussitôt des objets et des événements de ce lieu de culture, pour, les détournant de leur signification propre, en faire des agents de la mort.

Le maniaque, au contraire, transforme toute chose, quelle que soit sa valeur ou sa signification dans la réalité, en un objet de plaisir absolu, délirant. Même la mort devient pour lui l'occasion d'un débordement de vie, de folle gaieté.

Le maniaco-dépressif, infatigable, ne fera que sauter d'un pied sur l'autre, frénétiquement de la vie à la mort ou de la mort à la vie, sans considération pour la forme et le sens de l'événement. Folle et tragique danse de vie et de mort dans un monde qui lui demeure étranger.

Le paranoïaque donnera l'impression d'avoir une bonne prise sur la réalité de l'événement. Il organisera lui même, parfois de façon fort complexe, son rapport et son intégration à la vie sociale. Mais ce ne sera, chaque fois, que pure invention d'un esprit malade et tordu : le délire paranoïaque n'est en effet toujours qu'une tentative avortée pour produire de l'ordre, il ne donne jamais que l'illusion de l'ordre.

Tout cela est relativement facile à comprendre. Comment expliquer cependant que beaucoup de psychotiques « réussissent bien », comme on dit dans notre monde fondé sur la raison et l'organisation ?

Quoique sa vie fantasmagique soit complètement désordonnée, le psychotique, en autant qu'il existe dans une société d'êtres cultivés, a très tôt appris les mots et la grammaire, il a fait l'apprentissage de l'intelligence et de ses logiques, il sait parfois fort bien les coutumes de son pays. Et cela le sert grandement, dès qu'il prend position et agit dans le monde organisé de nos sociétés, pour exprimer les forces et le flot d'images qui circulent sans ordre – « sans queue ni tête » – dans le lieu de son inconscient.

Cette opération délicate et très difficile, casse-cou, se résout souvent en catastrophe humaine et sociale. Mais elle permet, de temps en temps, d'accomplir des actions puissantes et de vivre des vies absolument géniales.

Je pense ici à un homme d'affaire, qui, bien qu'il soit maniaco-dépressif, connaît une réussite tout à fait phénoménale, non seulement à un plan local, mais au plan mondial. Rien ne l'arrête, il n'impose aucune limite à ses ambitions et ses exploits dans le domaine de l'industrie et du commerce. Il agit « comme un fou » dans le monde des affaires, mais avec l'habileté d'une intelligence vive apprise auprès des gens de culture : ceux de sa famille, des milieux de l'enseignement, des collègues, etc. Il n'appartient pas pour autant au monde de la raison et de l'ordre. Il a passé la frontière en fraude. Il n'est pas, en conscience, créateur de son œuvre : celle-ci procède directement d'un imaginaire extrêmement puissant, en furie, qui toutefois se prête presque toujours aux exigences du métier.

Dans un autre domaine, j'ai déjà traité une patiente qui produisait quantité de très beaux dessins et de très belles peintures. Le contenu était complètement désordonné, délirant, mais la forme tenait d'une très grande virtuosité. Son imaginaire passait ainsi la frontière sans jamais se soumettre à l'acte de conscience : elle ne freinait pas son mouvement, ne s'imposait aucune autre limite que la forme picturale qu'elle savait très habilement imprimer à des productions fantasmagiques disloquées, désemparées.

De toute évidence, il y avait, chez cette patiente, production d'œuvres artistiques. Mais peut-on dire qu'elle faisait œuvre de création ? On ne trouvait pas chez elle, comme pour les véritables artistes, cette reprise du matériel imaginaire dans le but avoué de réaliser un authentique projet de culture. D'ailleurs, comme cela arrive souvent, elle n'a jamais accordé d'importance à ses travaux dans l'optique d'une carrière professionnelle : ceux-ci, habituellement jetés avec rage sur le plancher de mon bureau, ne servaient qu'à envahir mon espace mental, à me submerger de son monde débridé.

Cette fois, s'il y avait réussite formelle dans le privé, pour la marche d'une analyse, on n'avait pas, comme dans le cas précédent, une véritable réussite pour et dans le social.

Le névrosé

Les psychotiques produisent ainsi parfois des œuvres importantes, et cela dans tous les domaines, mais il n'y a jamais vraiment acte de création. La névrose, au contraire, se développe toujours sur la conscience d'un acte de création.

Éminemment créateur, l'être humain travaille sans relâche à édifier des mondes dans lesquels il va récupérer une partie, la plus grande possible, du potentiel infini de son monde

originaire : flot d'images, folles énergies.

Lorsqu'on interroge son expérience de psychanalyste, et qu'on se réfère aux découvertes des auteurs, on peut discerner différents ordres du monde, fantasmés ou réfléchis, chez l'un ou l'autre individu, mais aussi dans les diverses communautés humaines elles-mêmes. J'en suis venu, pour ma part, à distinguer quatre ordres principaux : 1) l'ordre de la mère, théorisé par Mélanie Klein ; 2) l'ordre du père, découvert et mis en scène par Jacques Lacan ; 3) l'ordre des frères, dont parle Freud dans *Totem et Tabou* ; 4) l'ordre de la chose sexuée, qui fut la construction centrale de la pensée freudienne. Il s'agit peut-être là d'un arrangement quelque peu inusité des organisations mentales inconscientes. Je crois cependant demeurer très près, dans cette division des champs du discours en quatre ordres distincts, de notre pratique courante et des connaissances acquises au cours de notre formation et de nos lectures. On trouvera ma façon de concevoir ces ordres symboliques dans un ouvrage, d'inspiration psychanalytique et philosophique, qui porte le titre : *La structure de la pensée humaine*.²

Or, il se trouve que chacun de ces ordres – chacune de ces mythologies individuelles ou collectives, peut-on dire aussi –, est essentiellement limité, enclos ou emprisonné dans sa propre configuration. Malgré sa prétention à satisfaire au désir fondamental de l'homme, il lui imposera donc nécessairement des limitations spécifiques plus ou moins importantes et des contraintes de toutes sortes.

Le névrosé, c'est celui qui ne parvient pas à supporter l'une ou l'autre limitation de la vie, à subir les contraintes de la nécessité. Après avoir créé le monde de son choix, s'être inscrit dans un ordre particulier, il tentera donc de déjouer la loi et la logique de ce discours inconscient. Il se donnera ainsi l'illusion de récupérer une toute puissance perdue. Mais, nous le savons, il lui faudra alors supporter le malaise et la souffrance qu'entraîne le fait d'avoir faussé le jeu de la culture. Il en pâtira dans son esprit et jusque dans son corps.

L'exemple le plus familier nous vient du complexe d'Oedipe. Cette organisation mentale, qui réfère à une pièce très importante de la culture et de la mythologie grecque, a été découverte ou redécouverte par Freud lui-même dans les vestiges ou les productions archaïques de son propre inconscient. Le désir sexuel de l'enfant est profondément limité par la présence du rival, père ou mère, dans son projet de conquête sexuelle. Certains enfants accepteront alors de déplacer leur désir sexuel sur une femme ou un homme étranger à la famille. Mais d'autres, très nombreux, introduiront dans leur esprit et leur corps toutes sortes de distorsions du désir, afin de conserver l'amour des origines, celui du père pour la fille et de la mère pour le fils. Nous aurons alors, entre autres, ces hystériques ou ces obsessionnels dont on sait les grimaces et les risées, dans tous les endroits où s'exprime l'activité sexuelle, sous sa forme la plus évidente comme dans ses nombreux succédanés, aussi bien donc dans les salons et les lieux de travail que dans la chambre à coucher.

Prenons un second exemple. Le père, dans son royaume ou sa famille, est tout puissant. Cela peut être très sécurisant pour un jeune enfant. Mais il arrive un moment où celui-ci ne parvient plus à supporter cette oppression du père, les sévères limitations de son existence. Très tôt, il se révoltera. Nous savons bien les crises – la plupart du temps inexplicables pour les

²BRODEUR, C., *La structure de la pensée humaine*, Paris, L'Harmattan, 1999.

parents – de ces enfants rageurs et indisciplinés. Certains, à la place de faire la paix avec le père et de passer dans le monde des frères, tenteront, pour ne plus subir les contraintes d'un père tout puissant, de devenir plus puissant que lui. Mais ils le feront, parfois, dans le mal plutôt que dans le bien : nous aurons alors ces délinquants dont on connaît la très grande puissance de destruction.

Il est bien difficile de ne pas être névrosé ou pervers dans une culture qui toujours, quel que soit le système de valeur développé, impose aux énergies et au désir de l'homme des limites et des contraintes plus ou moins étroites et rigides.

Les états-limite

Venons-en maintenant à ces « états-limite », si fréquents de nos jours.

On ne crée jamais de toutes pièces le monde symbolique dans lequel se déroule sa vie propre. Il est déjà là, dès la naissance, inscrit dans le discours culturel de la société très particulière dont on fait partie. On le connaît très tôt, il nous est imposé plus ou moins librement, on l'intègre à son projet personnel avec plus ou moins d'imagination, d'invention. L'acte de création ne produit pas, chez l'homme, « à partir de rien » : il arrange, aménage dans du déjà construit, donné, en y mettant, de manière plus ou moins visible, une empreinte personnelle. Certains individus recevront la culture ambiante très passivement : ils ne sont pas très créateurs. D'autres réagiront activement au modèle culturel de leur époque : ceux-ci seront parfois des innovateurs, pour eux-mêmes sinon pour leurs communautés.

De nos jours, il existe cependant un petit problème, un grave problème. Nous vivons dans une société où les valeurs humaines – ce que nous appelons encore maintenant l'« humanisme » occidental : celui des Lumières ou celui du Christianisme – déclinent à toute vitesse, jusqu'à disparaître presque entièrement. Avec le support de l'institution religieuse, nous avons pu conserver, tout au moins dans les familles, une culture patriarcale dont le projet et les lois demeuraient évidentes et continuaient à s'imposer à chaque enfant qui venait en ce monde. Mais peu à peu les tendances à l'individualisme d'une société libérale et démocratique ont miné l'autorité du père et se sont imposées à l'ensemble de la population. Même les familles, qui pourtant devraient fournir à leurs jeunes enfants un temps nécessaire d'autorité paternelle, ont capitulé, se sont rendues « corps et âme » aux valeurs du libéralisme.

Dans ces conditions, nos enfants entrent, dès leur naissance, dans un monde qui ne leur offre plus de point de chute, aucun lieu de culture où poser leur existence. Ils manquent d'ancrage et de repère.

La civilisation dans laquelle nous vivons encourage même les individus, de tous âges, à construire leur personnalité de la manière la plus originale possible et en toute indépendance. Les parents seront parfois très fiers des « mauvais coups » de leurs jeunes enfants : c'est pour eux le signe d'un « caractère ». « Voyez comme il a du caractère », disent-ils.

Cela n'est pas mal en soi, il se peut même que ce soit fort bien à l'échelle d'une culture particulière. Mais l'enfant, qui ne dispose que de quelques fragments de culture, épars et hétéroclites, pour se définir et se construire une identité personnelle, se trouvera dès lors très seul, à la frontière entre sa nature et la culture, face à son propre destin : il devra tout inventer, aussi bien les traits de sa personnalité que son projet d'existence.

Beaucoup d'entre eux réussiront à se créer un monde, une culture individuelle originale et

parfois très riche. Je pense même que, de nos jours, se rencontrent, dans nos familles comme dans la société tout entière, une incroyable variété de « caractères » et de talents. Mais quelques autres, de très nombreux autres sans doute, restent à la frontière, démunis et impuissants, toujours en quête d'une identité qu'ils ne parviennent pas à bien définir ni fixer, à la fois dans leur vie fantasmatique et pour leur vie en société. Ils se sont peut-être inscrits dans l'un ou l'autre des ordres dont nous avons déjà parlé : les mondes du père, des frères ou de la chose, mais l'empreinte de ces inscriptions demeure tellement faible, imprécise et informe, que celles-ci n'arrivent pas vraiment à fonder une existence dans du solide, à fournir à l'individu une identité qui soit suffisamment bien définie, qui tienne le coup face aux exigences des réalités de la vie.

Bien qu'ils demeurent dans la conscience – une conscience malheureuse toutefois – de leur appartenance au monde de la culture, monde intériorisé de l'inconscient et monde social ou collectif de l'époque, ils sont alors constamment traversés, sans pouvoir s'en défendre convenablement, par des pulsions archaïques, les énergies et les images du monde primitif de la nature et du biologique. Ils sont dans un « état » qui se situe à la limite entre la nature et la culture, l'imaginaire et le symbolique. Des pauvres êtres à la frontière entre deux mondes.

Avec ces patients et patientes, le psychanalyste se trouve placé au centre d'un immense chantier de construction. Il n'est pas là, comme avec le névrosé, pour faire de la réfection ou même parfaire une construction en cours. Comme avec le psychotique, il doit construire ou créer, depuis sa base ou à partir d'ébauches assez informes, un édifice identitaire cohérent et personnel. Il peut toutefois compter, cette fois, sur une assez vive conscience initiale, fondatrice du rapport au monde de la culture. Et cela change essentiellement, non seulement les conditions de l'expérience d'une cure, mais aussi ses chances de réussite. Le travail d'analyse peut alors être parfois grandement facilité du fait que ceux-ci ne sont pas encore aliénés, comme le sont souvent les névrosés, à l'une ou l'autre formation mentale. Leur capacité de création ne sera-t-elle pas, en conséquence, beaucoup plus importante que chez ces derniers.

Les artistes

Jusqu'à maintenant, je suis resté dans le domaine qui nous est propre : les formations de discours spécifiques aux diverses pathologies. Je suis tenté, dans un deuxième temps, de faire une rapide incursion du côté des créations esthétiques. L'histoire de ma patiente aux dessins merveilleux n'était qu'un clin d'œil dans cette direction.

Le psychotique, non seulement dispose d'énergies explosives et sans limites, les « énergies libres » dont parle Freud, mais il possède, dans certains cas, un énorme « stock » d'images sensorielles de toutes provenances. C'est cela qu'il projettera parfois sur la matière d'une œuvre : la toile du peintre, la pâte d'argile du sculpteur, les sons d'un instrument de musique, etc. Il fera littéralement éclater cette matière s'il est maniaque ou maniaco-dépressif. Il lui donnera une épaisseur et une profondeur absolument troublante s'il est dépressif. Et nous aurons alors quelque fois un objet d'une beauté incroyable, épouvantable. Il faudra cependant que, en tant qu'artiste doué d'un talent naturel et ayant fait l'apprentissage du métier, il introduise dans l'œuvre un certain élément formel, un minimum d'artifice.

Je n'aime pas faire l'analyse, souvent si sauvage, des sujets de l'histoire. Mais on peut se permettre des hypothèses.

Est-ce que Van Gogh, dont les personnages et les choses peintes (ses autoportraits et les tournesols, par exemple) éclatent de lumière jusqu'à la limite de l'explosion, ne représenterait

pas cette catégorie d'artistes ? Il aurait ainsi produit des œuvres dont la très grande beauté proviendrait précisément du fait qu'elles se situent hors de toute limite ou frontière.

Avec Picasso, tout se passe, au contraire, sur la ligne frontière entre les deux mondes de la folle nature et de la sage culture. Un jour que je visitais un musée en Californie, j'ai subitement été frappé, renversé, par un tableau de ce peintre. Cette toile représentait un clown, aussi éclatant que les personnages de Van Gogh, mais déjà nettement et profondément structuré. Chez Van Gogh, on n'a qu'un point de lumière ou d'énergie ; lorsque Picasso peint cette figure de clown, il dessine distinctement deux côtés au visage, il lui donne plus précisément un œil triste, lugubre, ténébreux et un œil gai, lumineux, séducteur, un œil qui pleure et un œil qui rit : l'œil de Thanatos et l'œil d'Éros.

Il me semble que nous avons là, en clair, l'instant mystérieux de la conscience des deux mondes qui constituent l'héritage tragique de l'être humain. Picasso, d'un trait de pinceau, nous place ainsi sur la frontière ou à la limite entre folie et raison, nature et culture.

La plupart des artistes, des peintres, développent plutôt leur inspiration dans le cadre plus ou moins étroit de la culture de leur époque et de leur pays. Les plus grands sont ceux qui parviennent, à l'intérieur des limites d'un monde donné par la société dans laquelle ils sont nés et ont vécu leur existence d'homme, à faire passer, par la frontière de la conscience, une énergie vive et fraîche comme nature, des impressions archaïques et neuves comme celles d'un nourrisson.

Je me souviens ici d'une peinture de Rubens au musée des Offices à Florence : la vierge et l'enfant. L'artiste ne pouvait être soumis à un système de valeurs plus déterminé, davantage codé : la culture ou la mythologie chrétienne de la Renaissance. Et pourtant, dans cette scène et ces formes imposées, il est parvenu à recréer la lumière d'une pierre précieuse et sacrée, l'immobilité de l'éternel. C'est un art, non plus comme chez Picasso, de la conscience tragique, mais d'une conscience qui construit, à partir du chaos originaire, des mondes complexes et puissants, ceux des diverses cultures humaines.

Que penser, à la fin, de certaines productions artistiques contemporaines ? Ici, je ne me prends peut-être plus au sérieux. Ne représentent-elles pas souvent quelque chose comme les balbutiements d'une civilisation qui se cherche ? De la même manière que chez nos malades « borderline » qui, depuis la frontière entre vie et mort, n'arrivent pas à se définir précisément, à se développer une identité personnelle et sociale.

On dit toujours, à la fin d'un écrit comme celui-ci : « Ce n'est qu'un essai ». Cela sert à vous protéger contre toute critique du genre : « Très bien ! Mais vous ne tenez pas compte de tel ou tel aspect du problème. » Or, c'est précisément parce que l'on ne veut pas élaborer toutes les dimensions d'un problème que l'on produit un « essai » plutôt qu'un ouvrage.

Dans ce texte, je n'ai présenté qu'un seul point de vue. En espérant que celui-ci, bien que limité, vienne éclairer quelque peu les « états-limite ». Ce dernier point de vue dépend en outre de catégories particulières. Celles-ci n'excluent pas, cela va de soi, des catégories de provenance et d'orientations différentes : par exemple, les catégories propres à la seconde théorie freudienne sur l'inconscient (le moi, le ça et le surmoi) ou celles qui relèvent de sa théorie génétique (les phases du développement). Tout système de pensée n'est, en définitive, qu'un outil conceptuel parmi d'autres, pour saisir à un plan scientifique la réalité du phénomène étudié.

D'habitude, je travaille avec des notions plus abstraites et techniques. Cette fois, je suis

parti d'une métaphore : celle de la frontière à la limite entre deux mondes. Ces deux mondes correspondent, pour la psychanalyse, à l'imaginaire et au symbolique (Jacques Lacan) et, pour l'anthropologue, à la nature et à la culture (Claude Lévi-Strauss). Quant à la métaphore elle-même de la frontière, on peut la rapporter, si l'on veut être plus près d'un langage scientifique, à ce « jugement d'existence » que nous décrit Freud dans son article de 1925 sur *La négation*. Je parle plutôt moi-même d'« acte de conscience » : je crois cependant que c'est alors dans un sens identique à celui de Freud.

C'est ainsi sur la frontière entre l'imaginaire et le symbolique ou la nature et la culture qu'a lieu ou que se situe le jugement d'existence ou l'acte de conscience qui met en relation, dans le discours d'un sujet humain, un monde indéfini d'énergies et d'images et des mondes symboliques finis, ceux des diverses cultures ou mythologies, tant individuelles que collectives.

Enfin, beaucoup de nos malades se tiennent de nos jours à la « limite » entre ces deux mondes : plus ou moins conscients de leur état, ils se sentent constamment envahis par des énergies débridées et des images incohérentes, aussi bien maniaques que dépressives, sans pouvoir fermement imposer les limites et les contraintes nécessaires, parce qu'ils n'ont pas encore réussi à se construire une solide identité personnelle, une culture déterminée.

Claude Brodeur
Philosophe et psychanalyste
Janvier 1998